

—Je l'ignorais, murmura Enrich d'une voix étouffée..

—Votre mère ne consentirait point à vous unir avec une fille sans nom, vous le savez comme moi. Enrich semblait atterré.

—Soyez courageux, continua madame Warner ; il le faut d'ailleurs, et le courage est si facile à votre âge ;—le cœur change si aisément à vingt ans ; rien ne s'y grave, tout y glisse sans l'effleurer à peine ;—vous souffrirez un mois, deux mois, puis votre souffrance fera place au repos, puis à ce premier amour succédera un second ; votre mère l'approuvera sans doute et vous serez heureux doublement.

—J'aimerais toujours Alice, reprit Enrich.

—Non, mon ami ; dès que vous voudrez triompher de votre cœur, vous en éloignerez cet amour. Comme vous, j'ai aimé sans espérance,—et comme moi vous oublierez.

—Mais, qui vous dit que ma mère se refusera de nous unir ? Ma mère n'a que moi seul d'enfant : eh bien ! j'irai la trouver, je me jetterai à ses genoux, et je lui avouerai mon amour pour Alice ; elle ne pourra résister à mes larmes et à mes prières, et votre enfant d'adoption deviendra ma femme.

—Cela ne sera point, reprit madame Warner.

—Mais si ma mère consentait?...

—Je refuserais à mon tour...

—Vous refuseriez?...

—Écoutez-moi encore, Enrich ; j'ai vécu pendant quinze ans pour ma fille, aucun sacrifice ne m'a arrêté, j'ai dépouillé mon cœur de toutes ses passions, de toutes ses affections, afin de n'y laisser vivre et grandir que l'amour maternelle ; et comme j'ai vécu jusqu'à présent pour ma fille, j'ai espéré que ma fille vivrait un jour pour moi. J'ai bien songé qu'un temps arriverait où mon enfant n'aurait pas assez de ma tendresse, mais ce temps n'est pas encore arrivé. J'ai tenu Alice en garde contre le monde, j'ai détruit en elle tout enthousiasme, je lui ai présenté la société telle qu'elle est ; tout cela, c'était peut-être de l'égoïsme de ma part, mais cet égoïsme venait de mon amour, et l'on peut bien me pardonner. Ma fille n'a que seize ans ; à cet âge le mariage est presque toujours, sinon une acte de folie, au moins une imprudence, et j'ai résolu de ne me séparer de ma fille que lorsqu'elle aurait atteint sa vingtième année ;—quatre ans me restent encore à la posséder tout entière ; dans quatre ans je ne sais si je vivrai encore, car ma fille, c'est ma vie, c'est mon souffle, c'est mon âme !—Quand elle sera forcée de m'abandonner, il ne me restera plus qu'à mourir. Eh bien, voudrez-vous désunir ceux que la Providence a rapprochés, et me condamner à une douleur qui me tuera ? — D'ailleurs, continua-t-elle, Alice, pardonnez-le-moi, n'éprouve pour vous que l'amitié d'une sœur pour son frère ; une mère se trompe rarement sur son enfant ; et si je m'étais aperçue qu'elle songeait à vous aimer, je vous aurais dit ensuite de prononcer entre vous et moi.

Enrich avait écouté attentivement madame Warner ; plus d'une fois sa douleur avait été sur le point d'éclater en sanglots ; cependant il s'était contenu. Quand madame Warner eut achevé, il se leva.

—Madame, dit-il, je tâcherai de ne plus aimer votre fille. Adieu !

Et il se disposait à sortir ; la mère d'Alice le retint.

—Non pas adieu, Enrich, répondit-elle, mais au revoir.

Enrich tendit la main à madame Warner et sortit ensuite précipitamment.

Il courut chez sa mère et se jeta dans ses bras en pleurant.— La baronne surprise et inquiète lui adressa mille questions, et Enrich garda le silence.

—Mon enfant, je t'en supplie, dis-moi ce que tu as, lui dit sa mère ; — eh bien ! je te consolerais, je sécherai tes larmes ; oh ! mais ne pleure pas ainsi, tu ne sais combien tu me fais souffrir.

Et elle embrassait son fils avec tendresse, et elle le serrait contre sa poitrine, en l'appelant son cher enfant, l'espoir de sa vieillesse, l'orgueil et la joie de sa vie.

—Ma mère, s'écria enfin Enrich attendri, ma mère, j'ignore ce que j'éprouve, mais un mal secret me dévore ; je ne puis plus vivre de cette vie inactive où je languis depuis trois ans ; il me faut, pour que je renaisse, d'autre cieux, d'autres pays, d'autres émotions.

La baronne le regarda avec stupeur.

—Oui, je mourrai si je reste d'avantage ici, continua-t-il.

Comment ! tu veux me quitter ? reprit sa mère.

—Non, jamais, interrompit Enrich en embrassant la baronne ; je veux seulement m'éloigner de cette ville, m'en éloigner avec toi, et n'y plus revenir.

—Mais pourquoi cette résolution?...

Je ne sais, ma mère, mais je partirai, je partirai.

—Je suis âgée, bien âgée, mon enfant ; si j'avais vingt ans de moins, je te dirais : Partons : mais à soixante ans une vie active, un changement d'air, me serait fatal, et tu m'aimes assez pour ne pas souhaiter que je meure !

—Que je suis malheureux ! murmura lentement Enrich.

—Ingrat enfant ! dit la baronne tout émue, tu as des chagrins, et tu me les caches ; tu souffres, et tu ne veux pas me laisser répandre un baume consolateur sur tes blessures ; mais à qui donc un enfant doit-il se confier, si ce n'est à sa mère ?— Quand tu étais jeune, et que tu pleurais, qui tarissait tes pleures ? c'était moi. Quand tu étais malade, qui te rendait la santé ? ce n'était pas le médecin, —c'était moi, c'était ma tendresse, c'étaient mes nuits passées au chevet de ton lit.— Quand tu étais jeune, tu venais vers moi, et je te consolais toujours, et je rendais la joie à ton cœur, le sourire à tes lèvres, la sérénité à ton visage ! — Oh ! c'est un triste privilège, mon fils, que de grandir, continua la baronne en prenant les mains d'Enrich et en les plaçant sur son cœur, oui, c'est un triste privilège, s'il nous enlève, à nous autres, pauvres mères, la confiance et l'amour de son enfant !

—Oh ! ne pleure pas, ne pleure pas ! s'écria Enrich en se jetant aux genoux de madame Osterdingen ; ne pleure pas, car chacune de tes larmes est une accusation qui retombe de tout son poids sur moi.

(A CONTINUER.)